



Je l'ai aimée d'amour cette femme. **Yolande Desharnais**. Fière. Simple. Vraie. Je fondrais dans les plis de sa beauté vieillissante : pour être protégée de toute désillusion. Pour avoir sa lumière. À son âge.

Déjà, de Rouyn, il faut se rendre à Amos. Amos est un paysage rugueux et presque triste. Amos, c'est un centre commercial et des maisons blanches. Dans une de ces maisons blanches, madame Desharnais nous ouvre la porte de ses rêves. C'est une femme âgée qui parle au présent. Il y a quelques années, c'est à Guyenne qu'on l'aurait trouvée. Dans sa maison familiale. À elle. Mais là, elle loue. Pour garder son indépendance. Elle perd la vue. Ne peut plus conduire. À Guyenne, c'est impossible de vivre sans voiture. Pour rester mobile, elle a fait le choix de la ville. À son corps défendant. Sa vie, son âme, son cœur, son féminisme, ses batailles sont à Guyenne. L'histoire qu'elle s'appête à me raconter en est une inconnue des Québécois, et pourtant étonnante, marquante, unique dans notre Histoire. L'histoire d'un village coopératif qui s'est longtemps autodéterminé en dehors des chartes municipales. Un village communiste, ici, au Québec... qui fonctionnait.

« Guyenne, à l'époque, c'était comme les Kibboutz du nord de l'Afrique. C'était une vraie colonie coopérative. Le gouvernement ne nous a jamais faits chier. C'était nous les maîtres de notre terre. Mais un jour, on s'est fait fourrer pis on a perdu notre liberté. C'est la pire chose qui est arrivée à Guyenne. La perte de sa souveraineté. À l'époque, les jeunes hommes qui désiraient l'aventure choisissaient entre Guyenne pis l'Ouest canadien. »



« Habiter les terres »,
ça veut dire quelque chose pour vous ?
C'est le synonyme d'une
dignité citoyenne.

Elle me raconte, les yeux vifs et tremblants, que sa famille faisait pension à des travailleurs venus s'installer à Guyenne. Elle me raconte, avec une minutie du détail révélant le véritable amour, comment un vieux garçon est venu s'installer chez eux... pour ne plus repartir. Au moment de se marier, son homme lui propose de garder son nom de jeune fille. On est à la fin des années 50... Ça ne se fait pas. Elle refuse. Quinze ans plus tard, toujours avec son homme et amoureuse comme au premier jour, elle décide de le reprendre, son nom de jeune fille.

« La deuxième chose dont je suis la plus fière, c'est d'avoir repris mon nom de jeune fille pendant mes années de mariage. C'est la plus belle marque d'amour que mon mari m'ait démontrée. Me permettre de redevenir moi à ses côtés. Une femme devrait toujours être elle. La première chose dont je suis la plus fière, c'est de ne jamais avoir reculé devant aucun devoir citoyen. »

Madame Desharnais, en reprenant son nom de jeune fille, venait de comprendre qu'elle allait faire de l'indépendance, de toutes les indépendances, le combat de sa vie.